PG 3237
.F5
D837
Copy 1

PG 3237
.F5 D837

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Tolstoï, Iakov, d. 1867.

QUELQUES PAGES

SUR

L'ANTHOLOGIE RUSSE;

POUR SERVIR DE

Réponse à une critique de cet ouvrage, insérée dans le Journal de Paris *du 2 janvier* 1824;

PAR J. DE TOLSTOY.

SUIVIES D'UNE FABLE TRADUITE DU RUSSE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

1824.

2 - MAR 2
COPY 1977

PG3237
F5D83

AVANT-PROPOS.

Dans l'intention de rectifier quelques erreurs que j'ai cru apercevoir dans une analyse de l'*Anthologie russe*, insérée dans le *Journal de Paris* du 2 janvier 1824, j'ai composé un article, et me suis adressé à plusieurs rédacteurs de journaux, dont l'esprit d'impartialité me paraissait incontestable : mes efforts ont été vains; ils m'ont tous opposé des objections, que je n'avais ni le droit ni les moyens de discuter. Je suppose cependant que l'injustice des journalistes n'autorise personne à vouloir induire impunément dans l'erreur un public aussi éclairé que celui de France : c'est pourquoi, après avoir acquis la preuve certaine que la voie des journaux m'est interdite, je me vois réduit à donner au public, séparément, cette petite réponse, qui était destinée à paraître dans un journal.

QUELQUES PAGES

SUR

L'ANTHOLOGIE RUSSE.

Lorsqu'on entreprend la critique d'un ouvrage de littérature étrangère, on devrait au moins avoir quelques notions sur l'histoire littéraire du pays auquel appartient cet ouvrage; autrement on s'expose à porter des jugemens faux et à s'attirer le blâme des hommes instruits. M. B. L., dans son analyse de l'Anthologie russe, paraît avoir négligé cette observation.

L'exorde de son article est conçu en ces termes : « *Voici un écrivain qui veut nous faire aimer les Russes.* » Il semblerait, d'après cela, que M. Dupré de Saint-Maure, auteur de l'Anthologie russe, a l'intention de commettre quelque action répréhensible. M. B. L. poursuit : « *Nous ne les connaissons guère que par leurs nombreux bataillons.* Si M. B. L. est militaire, il n'aurait pas dû s'imposer une tâche qu'il n'est pas en état de remplir, puisqu'il ne connaît les Russes que par leurs nombreux bataillons; si, au contraire, il est homme de lettres, son devoir serait, avant

de porter un jugement sur cet ouvrage, d'étudier l'histoire de la littérature russe. Il prétend que M. de Saint-Maure « *apprend, sans doute, au plus grand nombre de ses compatriotes, qu'il existe un autre Apollon sur les bords de la Néva.* » Les Français sont trop éclairés pour ignorer l'existence d'une poésie en Russie, et les rapports entre ces deux nations sont trop intimes, pour que *le plus grand nombre d'entre eux* n'ait aucune connaissance de la littérature russe : d'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'être fort savant pour s'en former une idée : il suffit de lire les journaux qui en font mention assez fréquemment.

La Revue Encyclopédique rend compte, tous les mois, des principaux ouvrages publiés en Russie, comme sur les autres points du globe. M. B. L. est donc bien novice dans le métier des lettres, puisqu'il n'a pas encore eu la curiosité de jeter un coup d'œil sur cet ouvrage périodique, dont le mérite est généralement reconnu. « *Ce peuple,* dit-il, *qui reçut, il y a cent ans, son alphabet des mains de Pierre-le-Grand, a aujourd'hui ses Homère, ses Pindare, ses Tite-Live, etc.* » Autre erreur! Que M. B. L. se donne seulement la peine d'ouvrir l'histoire de Russie, il trouvera de quoi se désabuser. L'alphabet existait en Russie au IXe siècle; les rapports que cette nation avait avec l'empire d'Orient, ses

traités et ses autres relations prouvent évidemment que l'écriture n'était pas inconnue aux Russes. Nos chroniques datent à peu près de la même époque, et, dans le XIIe siècle, nous avons déjà eu un poëme sur l'expédition du prince Igor contre les Polowtzy : les littérateurs les plus distingués s'accordent unanimement sur le mérite de ce poëme. Il est surprenant qu'un homme de lettres n'ait eu aucune connaissance de ces productions; s'il avait seulement pris sur lui de parcourir l'histoire de Russie, il n'aurait pas hasardé des paradoxes aussi erronés. Les Satires du prince Kantémiir et le Théâtre de Soumorokoff ont été traduits en français, depuis bien des années. Ce dernier reçut une lettre très-flatteuse de Voltaire, auquel il avait envoyé une de ses tragédies. Il est singulier que toutes ces particularités aient échappé à la sagacité de M. B. L, qui, tout étonné d'apprendre qu'on fait des vers en Russie, croit avoir dit beaucoup en adaptant à cette merveilleuse circonstance la citation suivante : « L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces. » Je ne dirai rien pour détruire cette hypothèse, car il est prouvé depuis long-temps que le climat n'exerce aucune influence sur le mérite des hommes; et ce n'est pas dans les déserts brûlans de la Lybie qu'il faut aller chercher les poètes.

Au reste, tout ceci prouve que M. B. L. raisonne

comme ce villageois qui, n'ayant jamais franchi les bornes de sa paroisse, prend le clocher de son village pour les limites du monde; or, M. B. L. n'ayant jamais franchi, à ce qu'il paraît, le seuil de sa poésie nationale, aurait dû s'abstenir de s'ériger en juge d'une littérature dont il ignore même l'existence. Paris est la métropole du monde civilisé, c'est une vérité que je me plais à répéter avec tous les gens instruits; mais son enceinte n'est pas assez étendue pour contenir tous les savans de l'univers. La république des lettres est composée de membres dispersés sur tous les points du globe; leur premier devoir est de s'unir par les liens de la fraternité la plus intime, c'est le seul moyen de faciliter la propagation des lumières; aussi la bonne foi et une impartialité réciproque doivent présider à tous les jugemens qu'ils portent les uns sur les autres. Après avoir consacré ce principe, ce n'est pas sans peine qu'on trouve, au XIXe siècle, dans un des meilleurs journaux de la capitale de France, des sophismes semblables à ceux que M. B. L. a fait imprimer : heureusement pour nous, de telles erreurs obtiennent peu de crédit, et la majorité de la nation française rend justice au mérite des étrangers qui cultivent les lettres avec succès, et qui font tous leurs efforts pour entretenir le feu sacré des sciences.

Mais examinons le principal grief de M. B. L.,

et voyons s'il est de bonne foi : la pièce qui excite le plus sa colère, est une fable intitulée : *l'Auteur et le Voleur*, par M. Kriloff. M. B. L. prétend que l'objet des sarcasmes de cet écrivain est Voltaire. Qu'il me soit permis de demander à M. le critique, d'où il a tiré la preuve que cette fable était écrite contre le philosophe de Ferney! M. Kriloff parle d'un auteur qui par ses œuvres ayant semé dans la société des principes dangereux, reçoit dans l'enfer le salaire des maux que ses écrits ont produits; or, Voltaire n'est pas le seul qui, dans ses écrits, ait attaqué les prêtres, et surtout les abus du pouvoir et de la religion, ou, pour me servir des expressions de M. le comte de Maistre, la morale et les mœurs; et comme la fable est écrite en russe et pour la nation russe, n'est-il pas plus probable que ses traits sont aussi dirigés contre quelque philosophe russe? D'ailleurs, M. de Saint-Maure, dans sa notice sur M. Kriloff, s'exprime clairement sur ce sujet; voici ses propres paroles : « Le fabuliste s'adresse aux masses dans ses innocentes allusions; l'individu qui se reconnaît au miroir, n'étant point saisi corps à corps, pardonne à la fable qui fait rire, et à l'auteur, qui ne le visait pas en décochant son trait. M. Kriloff transporte rarement ses personnages hors de la Russie; il reste sur son terrain, craignant de perdre en le quittant cette précieuse originalité, etc. » Si

M. B. L. reconnaît à ce portrait l'auteur de la Henriade, il n'en résulte pas que le poète russe, en le traçant, ait eu en vue ce grand homme. L'inculpation que M. B. L. fait à M. Kriloff d'avoir maltraité Voltaire est d'autant plus injuste, que ce philosophe a été constamment admiré en Russie, et s'il a trouvé des détracteurs, c'est plutôt en France que partout ailleurs.

N'avons-nous pas entendu, encore tout récemment, un orateur célèbre tonner de sa chaire contre cet apôtre de la civilisation, et prodiguer des éloges à Racine au détriment de Voltaire ! Racine, disait-il, a copié les anciens, et Voltaire a copié Racine.

En Russie, au contraire, on a toujours su l'apprécier : l'impératrice Catherine était une des plus zélées protectrices de ce grand homme; elle admirait son génie, et la nation a suivi l'exemple de sa souveraine.

Non content d'attribuer à M. Kriloff des torts dénués de probabilités, M. B. L. l'attaque dans sa personne; il reproche à M. Dupré de Saint-Maure de lui prodiguer des éloges outrés. Est-ce que, par hasard, M. B. L. connaîtrait particulièrement le fabuliste russe? car autrement, comment saurait-il que les éloges qu'on lui prodigue sont outrés? Les épithètes *modeste* et *célèbre* sont imprimées en lettres italiques : en douterait-il? Les exemples

que nous cite M. Dupré de Saint-Maure prouvent en faveur de sa modestie; quant à sa célébrité, elle est incontestable : toute la Russie reconnaît M. Kriloff pour un des poètes les plus distingués : depuis les impératrices qui l'honorent de leur protection particulière, à la cour, dans les salons, jusque dans les chaumières, on lit ses fables, car elles sont à la portée de tout le monde; plusieurs de ses vers sont devenus proverbes. Je ferai donc observer à M B. L. que lorsqu'un poète est connu et admiré dans sa patrie, sa célébrité ne peut plus être révoquée en doute. Il me reste encore à ajouter que, certes, tous les savans de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France ont quelque idée de ce fabuliste, puisque ses écrits ont été traduits dans toutes ces langues, et même plusieurs fois en français; car il existe encore une traduction qui a été publiée par M. Reiff, de Neuchâtel; ce que M. B. L. ignore peut-être, mais les gens éclairés le savent : c'est plus qu'il n'en faut pour assurer la réputation d'un homme de lettres; car les suffrages de la médiocrité lui sont inutiles, et les critiques des personnes qui écrivent sans connaissance de cause, ne peuvent porter la moindre atteinte à la gloire d'un homme de mérite.

Je finis par recommander à M. B. L. de s'occuper un peu de littérature russe, afin de se persuader que toutes les assertions que j'avance sont

basées sur les témoignages les plus véridiques; je suis convaincu que, s'il voulait suivre mon conseil, il serait désormais plus juste envers une nation qui ne cesse d'admirer les grands hommes de la France, nation qui a constamment nourri un certain penchant pour les Français, de préférence à tout autre peuple, et a toujours marché dans la carrière des lettres, sous les auspices de ses savans. Que M. B. L. ne s'étonne donc plus des progrès de la raison en Russie, puisqu'elle a eu pour modèles les génies qui ont illustré la France.

On n'est plus surpris de voir l'Amérique, qui, il y a trois siècles, était habitée par des anthropophages, surpasser en civilisation ceux mêmes qui jadis y ont porté la lumière.

Je mets sous les yeux du lecteur la fable de M. Kriloff, source principale de nos débats.

L'AUTEUR ET LE VOLEUR,

FABLE DE M. KRILOFF,

Traduite du russe par M. le comte DE ***,

AUTEUR DU

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

Aux enfers un célèbre auteur
Arrivait avec un voleur.
La gloire du premier avait rempli le monde,
Et l'on vantait partout sa science profonde :
Mais il avait caché dans ses livres fameux
D'un venin corrupteur le charme insidieux.
Sous les dehors légers de la plaisanterie,
Attaquant de sang-froid *la morale et les mœurs*,
Son talent trop vanté prépara les malheurs
Qui devaient après lui désoler la patrie.
Son compagnon, le long du grand chemin,
Aurait peut-être aussi mérité quelque gloire,
Si du bourreau le lacet inhumain
N'avait trop brusquement terminé son histoire.
Le couple voyageur à peine est présenté
Par les Parques inexorables,
Que son destin est arrêté;
Un regard de Minos a jugé les coupables.

A son terrible tribunal,
Sans rien dire, on connaît et le bien et le mal,
Et chaque criminel voit dans sa conscience
Son procès tout écrit ainsi que sa sentence;
De là sont à jamais bannis les avocats,
Et les discours et les débats.
Au bout de deux chaînes pesantes
Qu'elle accroche aux voûtes brûlantes,
Mégère a bientôt suspendu
Deux grands chaudrons de fer fondu,
Qu'à l'ordre de Minos, de leurs mains parricides,
Remplissent d'eau les Danaïdes.
Les nouveau-venus, stupéfaits,
Se regardent, et font une laide grimace,
En voyant ces tristes apprêts :
Ils grimpent cependant, et vont prendre leur place.
Sous le voleur on allume aussitôt
Un grand tas de bois sec de deux toises de haut,
Enduit de soufre et de bitume;
Déjà le bûcher fume;
Il pétille, et la flamme entoure le chaudron,
Au grand déplaisir du larron,
Qui se repent d'avoir fureté sur la route :
Le tourbillon de feu monte jusqu'à la voûte.
Notre écrivain était mieux partagé :
Un petit feu, prudemment ménagé,
Réchauffait doucement le sire,
Qui voyait sans pitié son camarade cuire;
Mais, quelque temps après, l'eau commence à frémir,
Et le philosophe à gémir.

L'impitoyable Tisiphone
Ajoute un peu de bois. Voilà l'eau qui bouillonne;
Le fond du pot devient brûlant.
L'auteur soulève un pied, puis l'autre; au même instant
Vaincu par la douleur extrême,
Veut-il se plaindre; à chaque mot
La furie ajoute un fagot,
Tant qu'à la fin il s'emporte, il blasphème,
Et voit d'un œil plein de fureur
Le feu depuis long-temps éteint sous le voleur.
Eh quoi! je subirai cet horrible supplice!
Dit-il : je brûlerai pendant l'éternité,
Tandis que ce fripon prend un bain de santé!
Des dieux (puisqu'il en est) où donc est la justice?
Ainsi, le ciel est gourmandé
Par le philosophe échaudé;
Lorsqu'Alecton, pour venger cette injure,
Sort tout-à-coup de l'abîme profond:
Mille serpens composent de son front
L'épouvantable chevelure.
Elle parle, et l'auteur, muet à son aspect,
Reconnaissant sa muse, écoute avec respect :
« Misérable, oses-tu blâmer la Providence,
Dont la juste vengeance
Pour tes crimes passés, te punit aujourd'hui?
Ceux de cet assassin ont fini comme lui,
Lorsqu'il a terminé sa vie.
Mais le nombre des tiens croît et se multiplie
Avec tes coupables écrits,
Qui vont, de siècle en siècle, égarer les esprits.

Tes os depuis long-temps sont réduits en poussière,
Et le soleil jamais ne rouvre sa carrière
Sans éclairer encor mille crimes nouveaux,
Fruits tardifs, mais constans, de tes affreux travaux.
A tes contemporains trop dangereux exemple,
Le fauteur tour à tour, et l'ennemi des dieux,
On te vit au théâtre être religieux,
Et profanateur dans le temple; (*)
Tu remplis l'univers du germe des forfaits
Qui, dans mille ans, doivent éclore;
Et lorsqu'ils auront vu leurs funestes effets,
On les verra renaître encore.
Souffre donc, malheureux, les tourmens des enfers!
Souffre jusques au temps où, dans tout l'univers,
Tes livres corrupteurs auront cessé de nuire,
Et lorsque les humains cesseront de les lire. »
A ces mots, Alecton plonge le mécréant
Au fond de l'eau bouillante, et de son bras puissant
Referme pour toujours, frémissant de colère,
Le couvercle de la chaudière.

(1) Ces vers appartiennent au traducteur.

NOTE.

Tout en rendant justice au talent distingué de M. Dupré de Saint-Maure, et en lui témoignant ma reconnaissance pour l'intention louable qu'il a montrée de familiariser ses compatriotes avec la littérature russe, je ne puis néanmoins m'empêcher de faire quelques observations sur les défauts de son ouvrage.

Tout le monde conviendra avec moi, que la qualité essentielle d'un traducteur en vers est de connaître à fond la langue qui lui sert de texte, sans quoi aucun secours étranger ne peut lui en donner une idée parfaite. Quoi qu'il en soit, M. Dupré de Saint-Maure a entrepris son travail sans connaître le russe; il en fait amende-honorable dans sa préface, ce qui autorise le lecteur à ne plus se fier aveuglément à l'exactitude de sa traduction.

Le choix des pièces qu'il a traduites mérite aussi quelque blâme : il aurait bien pu faire grâce à ses lecteurs des *Adieux à la jeunesse*, du *Chant du vieux housard*, de l'*Épître de M. Voéykoff*, et surtout des *Pièces de vers du comte Khvostoff* et de l'*Épigramme de M. Kozloff*, qui toutes n'ont pas une assez grande valeur, ni sous le rapport des beautés poétiques, ni sous celui de l'originalité. Il était donc inutile de reproduire, dans une langue étrangère, des poésies qui ne contiennent que des lieux communs, et auxquelles on ne reconnaît pas assez de mérite, même en Russie; tandis que la littérature de ce pays lui offrait un vaste champ de beautés du premier ordre : Batuchkoff, Alexandre Pouchkin, et surtout Derjavine, lui présentaient des trésors inépuisables.

La pièce qu'il a rendue avec le plus de précision, est, selon mon opinion, le *Tasse mourant;* mais la belle *ode* de Derjavine *sur la mort du prince Mestchersky,* n'a aucune ressemblance avec l'original. Dans la première strophe, qui est un modèle de beauté, le traducteur a omis deux vers qui produisent un effet sublime; c'est lorsque le poète, après avoir évoqué *la voix du temps, le son de la cloche,* s'écrie : « *Tes gémissemens lugubres me font frémir! ils m'appellent, ils m'appellent, et me rapprochent de la tombe.* » Plus loin, après avoir parlé du luxe qui régnait dans la maison du defunt, il fait un tableau effrayant et pittoresque de la mort : « *Là,* dit-il, *sur cette table que l'on voyait couverte de mets splendides, j'aperçois un cercueil; là où retentissait le bruit des réjouissances, on n'entend plus que des gémissemens, et la mort promène un regard avide sur tout le monde. Elle contemple les souverains, qui trouvent que l'univers ne suffit pas à l'étendue de leur pouvoir; elle contemple les riches dans leur somptueuse magnificence; elle contemple les charmes et la beauté; elle contemple l'esprit élevé; elle contemple la jeunesse et la force téméraire; . . . . et elle aiguise le tranchant de sa faux!* » Cette belle et terrible description ne se retrouve pas chez M. de Saint-Maure, ou du moins elle est tellement décolorée, qu'il n'est plus facile de la reconnaître.

Quant aux fables, je me bornerai à cette simple réflexion, que la naïveté des expressions, les termes populaires et proverbiaux, qui font le principal mérite de ce genre de poésie, sont au-dessus des moyens du traducteur le plus habile, et je suis forcé de dire que, parmi toutes les fables que M. de Saint-Maure a données au public, pas une seule n'approche de l'original.

M. B. L., dans son article, quoique rempli d'erreurs, fait des observations très-judicieuses sur la difficulté de traduire les poètes étrangers; et je suis absolument de son avis quand il dit que la belle poésie ne peut être fidèlement traduite qu'en prose.

FIN.

LIBRARY OF CONGRESS
0002534909A

LIBRARY OF CONGRESS
0 002 534 909 A